

LE CARILLON DE ST-GEORGES

POLITIQUE
RÉPUBLICAIN

SATIRIQUE
HEBDOMADAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
3, Rue de la Pyramide, 3, Lyon-Vaise

VENTE EN GROS : rue de Jussieu, 1

AU DÉTAIL : chez tous les Libraires
et Marchands de journaux.

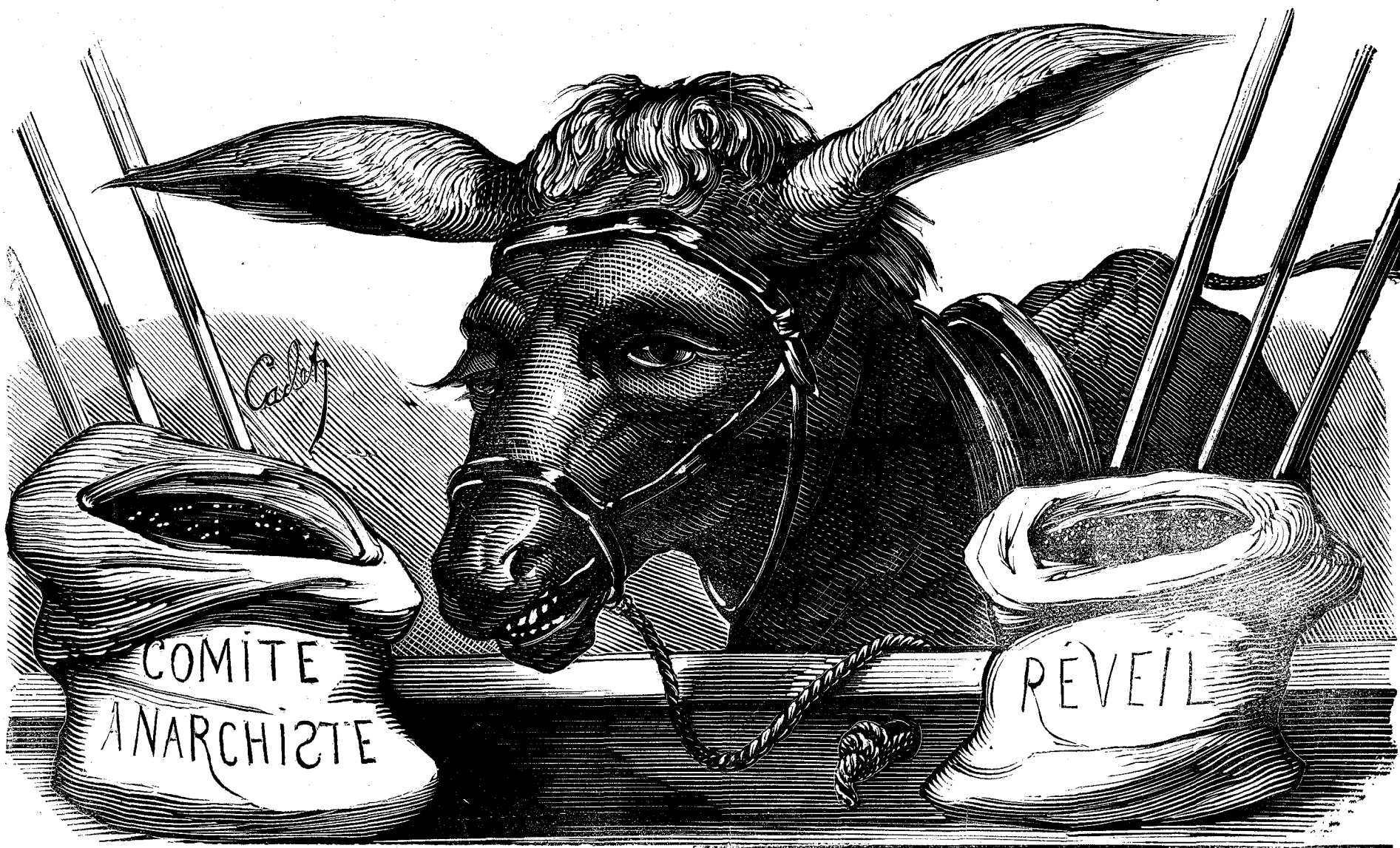
ABONNEMENTS :

LYON : un an, 8 fr. — Six mois, 5 fr.

RÉCLAMES la ligne 1
ANNONCES 0 50

Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les Annonces sont reçues à Lyon : Imp. Beau jeune, rue de la Pyramide, 3, Vaise. — A Paris : Agence Ewig, rue d'Amboise,



Entre deux picotins

SOMMAIRE

Carillon, par Jean GUIGNOL. — GALLIA (strophes).
— Entre deux Picotins. — Lâché par
« l'Alliance. » — Revue de la Semaine. —
Politique funeste. — NOS FINANCIERS. —
HISTOIRES VRAIES: Le Comble de la Méprise. —
VARIA: Les Duellistes Napolitains (suite). —
DEVANT ET DERRIÈRE LA TOILE: Verbeck chez
Maderni. — Le Paralytique au Théâtre
en feu.

CARILLON

Cré nom d'un rat ! mes pauvres gones,
y faut avouer qu'y gn'a de particuyers
que sont deficiles à contenter. Si me fal-
lait faire attention aux observations de
tout le monde je serai bientôt z'obligé de
faire fabriquer ma trique avec de bâtons
de jus noir.

Mais c'est pas guieu possible qu'y aye
de cavets aussi melachons que ça ; ma-
zette ! Pas moyen de leur z'y devider de
gandoises sans mettre ses arpions dans
des gants ; y en a, bein sûr, que ça serait
pas de trop, quand on veut leur caresser

le masque. N'en vela de bugnasses que
ne se sentent pas vraiment solides sur
leur fumerons, si tellement qu'on ne peut
pas les toucher un tantinet du bout du
doigt, sans qu'y se mettent à quincer et
à baver comme des merluches.

S'y z'osaient, y z'iront charcher leur
grand frangin, ces tas de bugnasses ; vous
ne pouvez donc pas supporter une obser-
vation ? Dirait-on pas qu'y z'ont encore la
patte au ... zéro.

Allons ne faut pas tant faire vos ma-
riolles, autrement on va se fâcher pour de
bon et si ça continue vous allez voir que
je vas vous cogner sur le coquelichon et
pis vous porter en Saône.

Mais les gones, c'est pas pour ça que
je veux lâcher la rampe du devoir. Ayez
pas peur, les t'amis, vote Guignol n'est
z'un veritable cetoyen et que n'a pas de
miel aux œils.

Vous pouvez roupiller tranquillement
dans votre pucier, je sis là z'avé ma trique
et je veille au grain.

Manquerait pus que ça que j'aye quitté
ma banquette et laissé tranquille mon
battant, pour me faire jornalisse, si c'est

pour avaler ma bavarde et ne pas plus par-
ler qu'une carpe.

Pourquoi donc que je fais jicler ma
griffardine, si c'est que pour machurer de
papier et faire de genuflessions devant de
pillandrins que ne valent pas une chique ?
Est-ce que je fais pas briller le chelu de
la vérité dans tous les coins de magnière
à éclairer les gones, les canantes et les
mioches que piautrent dans le gaillot de
l'ignorance où voudraient les enfoncez
jusqu'au cotivet les hommes noirs et
monarchiards de toute espèce ?

Toutes les fois que j'apincherai quelque
chose de pas propre, toutes les fois que
je pourrai mettre le grappin dessus de
charipes que voudriont bouziller notre
ovrage, de galapias que ne peuvent pas
montrer leur picou dans la rue sans qu'on
leur gueule : à la chie-en-lit !... Vous
pouvez compter que je les grabotterai là
oùsque ça leur demange, je me charge
de leur caresser l'eschine avé mon
picarlat.

Quand je reluque de partiquyers que
font de palaphrases pour embobiner les
gensses et les embringuer dans leurs

sales patrigots, que fouinassent, que vou-
driont nous faire avaler de couleuvres,
de charipes que charchent à faire gober
le gorgeon à leurs insemblables ; quand
je vois les serpents, ces bêtes faramineu-
ses que se fauillent avé les cafards et
les calotins, que veulent nous sucer le
sanque, vous vous imaginez bein que
moi, Guignol, je bous dans ma peau, et
que je peux y tenir sans escrabouiller
sous mon talon toute c'tte vermine, sans
allonger ma trique sus la caboche de ces
propres-à-rien, que n'ont point de z'en-
traillies pour le pauvre monde !

Faudrait voir que je ne puisse pas
cogner d'ur sus ces z'artignols, que tous
les moyens leur sont bons, pourvu qu'y
ramyent de pignolles dans leurs pro-
fondes, de paillasses et de goupillonneurs
que veulent demonter la mecanique au
metier de note canante République !

Ah ! nom d'un rat ! Vous pouvez être
sûrs, les gones, que je ne laisserai pas
les z'iraignes faire leur toile après ma
tavelle, pace que je la remuerai si telle-
ment, en asticotant la carcasse des catoles

et des pillerots, que vous applaudirez des deux mains celui qui vous les serre amicalement.

Vote vieux-t'ami,
JEAN GUIGNOL.

GALLIA

Dans les grands cieux d'airain et les aurores rouges,
Quand Marius, César ou Septime passaient,
Les murailles de bois sur les villes.... cassaient,
Et les fauves vaincus — homme ou bête — en leur bouge
Grondaient !... Comme la force attendant l'avenir
Sur le seuil du terrier ils regardaient venir;
Et la mère Germaine et la femme de Dace
Dans les chênes touffus suivaient au pied la trace
Du soldat étranger qui passait dans la nuit.

Puis un jour la famille ayant grandi, sans bruit
Dans le Ring défendu d'une vase insondable,
Les chariots de guerre aux lourds essieux d'érable,
Sur un lit de fagots, de poutres ou de morts,
S'avançaient lentement, poussés par des bras forts.

Et quand l'or bleu de Thrace ou le soleil des Gaules
S'allumait au matin dans les brumes des saules
Et léchait d'un rayon les cuirasses d'airain,
Dans l'oppidum debout, triaires et vélites,
Cavaliers grecs, frondeurs, Numides noirs, hoplites,
Écoutaient qui venait sur l'horizon lointain.

Les masses se rangeaient aux profondes clairières,
Et dans les tourbillons immenses des poussières
Passaient les peaux de loups et les cornes d'urus,
Et sous les javalots criant : « Varus ! Varus !... »
Les cales d'argent au galop des Brennus
Jetaient sur l'oppidum les feux rouges des guerres.

Les vieux centurions, inclinant les ceps noirs,
En avant des fossés rangeaient les manipules,
Les tribuns répétaient les classiques formules
Dans les « Ave César ! » des suprêmes espoirs,
Du côté du soleil levaient trois fois les aigles,
Les boucliers frappés résonnaient sur les seiges
Et l'armée entonnait la chanson de Probus :
« Mille Francos, Persas, semel occidimus.... »

Puis la lutte arrivait implacable, tonnante ;
Dans les éclairs d'acier la pousse sanglante
Tourbillonnait sauvage, hurlante et sans pardons.
Les femmes, les chiens roux, les blancs octogénaires,
S'accrochaient aux cheveux fumants des vexillaires
Et mordaient la poussière en mordant leurs bridons ;
Tandis que les enfants, splendides victimaires,
Leur coupaient les jarrets ou fauchaient les tendons.

(te.

Les grands bouefs, l'œil sanglant, mugissaient dans l'encein-
Et, sur le haut des chars, leurs blonds cheveux au vent,
Tressés de cyprès verts, de fenouil ou d'absinthe,
Les vierges tout en noir sur le soleil couchant
Chantaient « Dis » la patrie et l'horreur étrangère,
Et, quand l'effort gaulois reculait en arrière,
Le foyer tout entier les poussait en avant.

O Teutates ! combien de victimes humaines
Dans les acharnements des poursuites lointaines,
Tombèrent sous les coups des sauvages vainqueurs ?
La légion broyée aux épiques batailles
Prolongeait vainement le tracé des murailles :
La Gaulle nivelait l'œuvre des oppresseurs !...

Si l'on revient voler le sol de la patrie,
Souvenons-nous toujours de nos ancêtres morts,
Montrons le même cœur et les mêmes efforts
Et gardons leurs tombeaux en imitant leur vie !
Quand un peuple se lève... où qu'il aille... il est grand
Et droit dans son chemin il passe sur la terre :
Dix ans de souvenirs fument comme un cratère :
Où le père a passé, passera bien l'enfant !
O. D'IVRY.

ENTRE DEUX PICOTINS

Le citoyen Alphonse Humbert ne saurait nous en vouloir de l'avoir représenté sous la forme d'un âne.

L'âne, c'est, par excellence, le symbole du prolétariat.

L'âne est laborieux, patient, aussi intelligent que tous les autres animaux, l'homme compris.

Ses colères sont impitoyables, terribles, féroces.

Sa qualité principale, d'aucuns disent son défaut principal, c'est un entêtement que rien n'ébranle.

Or, le citoyen Humbert, prolétaire entre les prolétaires, est laborieux, patient, aussi intelligent que tous les candidats passés et présents qu'on lui a opposés à la Guillotière. De plus, ses colères sont impitoyables, terribles, féroces. Il a prouvé à l'égard du « misérable Chaudey, qui se baladait à Paris, aussi tranquille qu'un petit Jean-Baptiste, » avant qu'il lui envoyât, dans le n° 27 du PÈRE DUCHÈNE une formidable ruade qui, quelques jours après, se transformait en « bons pruneaux de six livres..... »

Mais sa qualité principale, d'aucuns disent son défaut principal, — nous sommes de ceux-là, parce que nous estimons beaucoup

M. Humbert, — c'est un entêtement que rien n'ébranle.

Humbert s'est entêté à vouloir être député, et il a eu beau échouer piteusement dans le Vauchuse et à Paris, rien n'y a fait !... La circonscription de la Guillotière était vacante, il est venu à la Guillotière, — pensant que la Guillotière venait à lui en les personnes de Tony Loup, d'Albert et d'une fille de brasserie !! En vain ses amis lui ont répété sur tous les tons :

« Vous allez sécher sur place, entre deux picotins, comme un certain âne célèbre. Vous aurez, ici, le picotin du RÉVEIL LYONNAIS, avoine démocratique et vraie bonapartiste mélangées, là, le picotin du « Comité anarchiste » au fond duquel bouillonne, gluant et hideux, le sang des repréailles révolutionnaires étanché par l'Amnistie et l'affermissement de la République..... Allez vous-en, car vous mourrez d'inanition entre ces deux râteliers indignes de votre passé, de votre honneur, de votre conscience, de votre intelligence, de votre avenir !..... »

Humbert n'a rien voulu entendre. Il est resté dans la situation figurée par notre dessin : entre les deux picotins.

Heureusement — et nous nous faisons un plaisir de le croire, — il n'a fait qu'effleurer du bout des naseaux celui que lui tendaient les Portalis, les Tony Loup et les Albert.

Aussi, quand M. Lagrange, le 18 Décembre, l'aura rendu aux grasses écuries de l'INTRANSIGEANT, guéri de son entêtement pour les candidatures législatives exotiques, M. Alphonse Humbert redeviendra ce qu'il était : un journaliste de valeur et un courageux soldat de la cause démocratique et sociale.

C.....

Lâché par « l'Alliance ! »

Samedi dernier, nous avons eu l'honneur de recevoir la visite des citoyens Charvet, Pecquet et Brès, formant, à eux trois, la commission exécutive du Comité de l'Alliance.

Ces citoyens, émus avec juste raison, des déclarations nettes et formelles du CARILLON DE SAINT-GEORGES, en ce qui concernait le rôle de M. Portalis, le bonapartiste bailleur de fonds du RÉVEIL LYONNAIS, dans le meeting de l'Alcazar et dans la candidature de M. Alphonse Humbert, sont venus nous déclarer, au nom du Comité de l'Alliance :

1° Qu'en organisant le meeting de l'Alcazar, le Comité de l'Alliance n'avait eu rien à faire avec M. Portalis, mais avec M. Paul Leconte, ancien rédacteur en chef du CENSEUR, de Lyon, lequel Leconte s'était chargé de négocier, à Paris, le concours de M. de Billing, et, à défaut de M. Rochefort, celui d'Alphonse Humbert, rédacteur de l'INTRANSIGEANT ;

2° Que le Comité de l'Alliance n'a rien de commun avec le RÉVEIL LYONNAIS ; que s'il utilise ses colonnes pour toutes les communications l'intéressant, c'est que les autres journaux républicains lyonnais lui ont fermé les leurs ;

3° Que s'il a plu au RÉVEIL LYONNAIS de soutenir la candidature d'Alphonse Humbert, c'est de sa propre initiative, Humbert n'étant le candidat de l'Alliance que parce qu'il avait été désigné en réunion publique ;

Et 4° que les membres de l'Alliance, et notamment les trois citoyens de la Commission exécutive, ne sauraient être taxés de bonapartisme, attendu qu'ils ont toujours été à l'avant-garde de la démocratie lyonnaise et qu'ils demeureront toujours inaltérables dans leur foi à la République démocratique et sociale.

Les citoyens Charvet, Pecquet et Brès ont, en conséquence, protesté contre nos insinuations, qui pouvaient induire nos concitoyens en erreur sur leur compte et sur celui du Comité qu'ils représentent, et ils nous ont prié de porter à la connaissance de nos lecteurs la déclaration qui avait fait l'objet de leur visite.

Nous nous sommes engagés à les satisfaire pleinement, et l'on vient de voir que nous avons pleinement tenu notre engagement.

..

C'est, du reste, avec un très grand plaisir que nous avons pris vis-à-vis des honorables citoyens Charvet, Pecquet et Brès, l'engagement que nous avons tenu avec non moins de plaisir.

Par cette excellente raison que l'importante déclaration des citoyens Charvet, Pecquet et Brès, loin d'informer, ne fait que confirmer tout ce que nous avions écrit au sujet et du meeting de l'Alcazar

et de la candidature Humbert à la Guillotière.

En effet, que prouve-t-elle, cette déclaration, sinon que pour le meeting et pour la candidature Humbert, le Comité de l'Alliance, composé de très honorables citoyens, pas du tout bonapartistes, a été joué de la façon la plus impudente par les gens du RÉVEIL LYONNAIS à la solde de leur bonapartiste banquier ?

Aussi, nous comprenons sans peine que les trois membres de la Commission exécutive aient spécialement voulu établir que le Comité de l'Alliance n'a rien de commun avec le RÉVEIL LYONNAIS et son anonyme souteneur !

Lâché par l'Alliance, lâché publiquement par ceux dont il agissait le drapeau pour entraver la conciliation sur le terrain de la République radicale-socialiste, — conciliation nuisible à ses misérables intérêts de boutique, — le RÉVEIL ne sera plus désormais que le journal de M. Portalis, un de ces obscurs suppléments de province de la VÉRITÉ de Paris, la feuille à Leconte, l'ex-rédacteur en chef du CENSEUR, de Lyon, secrétaire particulier du susdit M. Portalis, que les républicains radicaux-socialistes de la trempe de M. Henry Maret abandonnent avec des apostrophes de mépris, des hoquets de dégoût et la rougeur au front...

L'échec qui, demain dimanche, 18 Décembre, est réservé à M. Humbert, le candidat de l'Alliance, désigné en réunion publique par les meneurs du RÉVEIL LYONNAIS, obéissant à l'œil et au doigt de M. Albert, servira de leçon aux citoyens honorables de l'Alliance, tels que MM. Charvet, Pecquet et Brès.

Et si nous faisons des vœux ardents pour cet échec, nous qui avons fait des vœux non moins ardents pour le succès de M. Bonnet-Duverdier, victime des calomnies bourgeoises et porté sur le pavoi de la réhabilitation par l'immense majorité des électeurs et non par une coterie de « maquignons politiques, » c'est que la conciliation, combattue à outrance par une autocratie d'hypocrisie financière, doublée de bonapartisme, permettra à la démocratie lyonnaise de marcher sans entraves à la conquête de ses généreuses aspirations.

Ces aspirations, ce sont celles des groupes de l'Alliance, auxquels appartiennent les citoyens Charvet, Pecquet et Brès ; ces aspirations, ce sont celles des groupes du Comité Central avancé qui avaient offert la candidature de la Guillotière au citoyen Fr. Jourde, supplanté par Humbert, grâce aux manœuvres occultes des gens du RÉVEIL LYONNAIS et du ténébreux M. Portalis.

CADET.

REVUE DE LA SEMAINE

VENDREDI. — Emile Ollivier, l'homme au cœur léger, est depuis quelques jours à Rome où il a eu un entretien avec le pape sur la situation faite au clergé français par l'avènement du ministère Gambetta.

Il est allé puiser au Vatican les éléments et la haute approbation pontificale des articles qu'il doit publier à ce sujet dans un journal de Paris.

Les cléricaux ont la main heureuse, il ne pouvaient mieux choisir en prenant un tel défenseur. Nous avons pu juger de la valeur de cet homme qui prépara la guerre d'Eugénie et les épouvantables désastres de 1870.

Il veut les assister dans leurs derniers moments !...

SAMEDI. — Misère en Prusse !...

Les familles allemandes continuent à se trouver trop nombreuses, et depuis quelque temps surtout l'on voit dans la presse des annonces dans lesquelles les parents proposent de se défaire de leurs enfants au profit de quiconque voudrait bien s'en charger.

En voici une entre mille :

Une veuve, n'ayant pas assez d'espace dans son habitation pour loger ses enfants, offre de les céder ensemble ou séparément à toute personne qui les désirera.

Et les annonces se répètent chaque jour et dix fois par jour !

Et c'est pour obtenir de semblables résultats que Bismarck a lâché dans les provinces de France ses voleurs de pendules et qu'il nous a demandé cinq milliards pour nous débarrasser du neveu de l'Autre ?...

DIMANCHE. — Enfin, c'est fait !

Benoît Labre vient d'être bombardé saint. Quel coup de canon pour le Paradis ! La vermine et la crasse auront au moins là-haut un protecteur compétent.

C'est une bonne précaution prise par les

moines qui veulent avoir quelqu'un pour les recommander auprès du Père Éternel.

Cette actualité a ses conséquences.

Un fabricant ironique vient de lancer dans la circulation l'Insecticide Labre. Le portrait du bienheureux saint est sur les boîtes.

Ce négociant inventif espère sans doute avoir la fourniture du paradis où l'on vient d'envoyer... gratter le protecteur de la vermine.

LUNDI. — En présences des absences fréquentes que se permettent messieurs les évêques, le ministre de l'instruction publique et des cultes vient de leur rappeler les prescriptions du Concordat qui ne permettent aux évêques de s'absenter de leur diocèse qu'après en avoir obtenu l'autorisation.

Quelques-uns ont répondu qu'ils se soumettraient.

Mais M. Fava, le fougueux évêque de Grenoble, n'entend de cette oreille-là. Il a répondu par un pied de nez.

Eh bien, si M. Paul Bert veut accepter mon humble avis, je lui conseille d'appliquer vigoureusement le Concordat, qui, dans un pareil cas d'insubordination, suspend les appointements. Bien sûr que nous verrions le nez de monseigneur s'allonger d'une aune.

MARDI. — Les congrégations religieuses se mettent en mesure de parer aux effets que pourraient leur produire la loi sur le bien de main-morte qui les menace.

Elles vendent leurs immeubles qui servaient autrefois ostensiblement à l'enseignement comme l'école de la rue Lhomond et l'école de Brest.

Ces pauvres gens ! Ils ont déjà fait passer cinq cent millions à Francfort. Et c'est une des causes pour lesquelles ils sont maîtres des marchés d'Allemagne ; et c'est aussi un des motifs qui forcent le chancelier à trois poils à les ménager.

MERCREDI. — Il y a des gens qui ont une réelle confiance dans la providence et qui, confiant dans la bonté divine, lui abandonnent tranquillement le soin de nourrir leurs enfants.

C'est ce qui vient d'arriver à un pauvre petit être qu'une mère dénaturée, quoique catholique, vient d'abandonner dans l'église Saint-Louis, avec ce billet vraiment laconique : Joseph Robert, a été baptisé ; que Dieu veuille sur lui !...

Vous avouerez que c'est un mauvais tour à lui jouer, et que ces faits déplorables, surtout dans un pays démocratique, ne se produiraient pas si on rétablissait les tours.

JEUDI. — Au moment de clore ma revue de la semaine, Cague-Nano me tape sur l'épaule et me pose cette question à laquelle d'autres se chargeront de répondre :

Est-il vrai que M. Alphonse Humbert, candidat socialiste, ait été, lors de son arrivée à Lyon, reçu à la gare de Perrache par M^{lle} Louise Jimbert, d'Aubenas, surnommée Marguerite Méphisto, ex-bonne de brasserie et amie intime du rédacteur en chef du BAYARD de Lyon ?

— Le Jury de la Seine vient d'acquitter M. Rochefort, auquel M. Roustan, notre ministre en Tunisie, avait fait un procès en diffamation.

Ce verdict qui condamne l'expédition de Tunisie, fera l'objet de l'un de nos prochains articles.

CLAUQUE-POSSE.

Politique Funeste

Nous ne sommes point suspects de tendresse pour M. Gambetta.

Tant qu'il s'est dérobé aux responsabilités du pouvoir, tant qu'il est resté, dans la coulisse, le mystérieux inspirateur des fautes commises par nos ministres qui étaient, en réalité, ses ministres, nous ne lui avons ménagé ni nos très humbles attaques, ni nos critiques acerbes.

Depuis qu'il a pris en main les rênes du gouvernement, sa politique, qui n'est pas la nôtre, — car nous sommes les ennemis du pouvoir personnel, et voulons une République basée sur des lois républicaines et sur l'intégralité des principes, une République non pas transformable, mais immédiatement transformée, — sa politique a rencontré en nous des adversaires implacables. Et nous resterons ses adversaires.

Mais nous ne pouvons dissimuler avec quelle profonde tristesse nous avons lu le compte-rendu de la séance de la Chambre, au cours de laquelle M. Clovis Hugues, le vaillant député de Marseille, a interpellé M. le Ministre de la guerre sur les scandaleuses nominations à des fonctions gouvernementales élevées de quelques généraux notoirement connus comme légitimistes ou bonapartistes.

Certes, nous approuvons d'un bout à l'autre l'interpellation de M. Clovis Hugues. Elle était indispensable, et le jeune représentant de la cité phocéenne s'y est montré parlementairement aussi correct, aussi mordant que l'on était en droit de l'attendre et de la cause qu'il défendait et de son talent et de ses convictions.

Là, était la mesure exacte de l'opposition de bon aloi, non systématique, de la politique

bienfaisante réservée aux républicains de l'Extrême gauche irréconciliable, en lutte contre le modérantisme des républicains du ministère.

Et nous regrettons d'avoir à déplorer que d'autres membres du même groupe n'aient pas imité l'énergique réserve de M. Clovis Hugues et qu'ils n'aient pas craint de jeter à la face du président du Conseil une ou deux de ces basses injures que MM. de la DÉCENTRALISATION, NOUVELLISTE et autres mauvais lieux, ramassent avec une tendre et joyeuse sollicitude.

C'est là une politique funeste à la République que cette politique d'opposition à outrance qui tombe dans la boue des grossièretés du dictionnaire poissard, même emprunté à l'histoire romaine.

Cette politique-là fait les « affaires » des cléricaux ou des monarchiens de toute nuance, elle ne fait pas les « affaires » de la République, parce qu'elle perpétue les rivalités, les colères, les mépris, parce qu'elle prépare les *revanches* du PÈRE DUCHÈNE contre Chaudey, parce qu'elle paralyse, en attendant, la confiance publique en la dignité des hommes qui conduisent la barque républicaine à travers les innombrables écueils du pouvoir.

Avec une politique pareille, on ouvre la porte aux réactions, aux dictatures, et l'on arrive au 18 Brumaire et au 2 Décembre!

Cette politique de passion haineuse, sincère chez M. Henry Maret, calculée de la part de M. de Rochefort-Luçay, ne peut être que fatalement funeste à l'avènement définitif du radicalisme-socialiste, et c'est à ce point de vue surtout que nous la réprouvons.

M. Alphonse Humbert, le candidat de la Guillotière, est lui aussi de cette école, de l'école de l'INTRANSIGEANT, réédition *polie* du PÈRE DUCHÈNE de 1871.

Les électeurs feront bien de ne pas l'oublier demain!

BIBI.

Au moment où l'épouvantable catastrophe du *Ring-Théâtre* de Vienne préoccupe douloureusement l'opinion, il nous a paru intéressant de publier LE PARALYTIQUE de Camille Debans, émouvant récit, dont nos lecteurs apprécieront la poignante actualité, et qu'ils trouveront à notre quatrième page.

Le format de notre journal l'exigeant, nous avons dû suspendre provisoirement la publication de notre spirituel feuilleton : LA JEUNESSE DORÉE PAR LE PROCÉDÉ RUOLZ.

Nous ne pourrions la reprendre que dans quinze jours, car nous donnerons, la semaine prochaine, non seulement la fin du PARALYTIQUE AU THÉÂTRE EN FEU, mais encore en feuilleton :

Le Noël de la République

DE

M. CLOVIS HUGUES

l'éminent poète républicain-socialiste, député de Marseille, pièce de vers qui devait avoir sa place dans le CARILLON DE SAINT-GEORGES, la veille du jour où les illuminés du catholicisme célèbrent la naissance d'un dieu fait à l'usage de leurs haines et de leurs espérances antisociales.

NOS FINANCIERS

Pour s'égayer un peu.

Il s'agit d'abord de la *Société Financière Française*, à la tête de laquelle se trouve un officier en retraite, M. Duval, et qui vient de faire une émission. J'ignore si elle a réussi, et même je souhaite qu'elle ait réussi, car ce qu'elle offrait au public était de bon aloi.

Mais il n'en a pas toujours été de même de toutes les affaires que M. Duval a patron-

nées, et je me suis donné la peine d'en rechercher quelques-unes.

Ainsi nous avons :

	Taux d'émission	Cours act
Transports Parisiens (Actions)	500 fr.	170
Mines de Carnoulès (Obligations)	250	200
Métallurgiques d'Anteuil (id.)	250	205
Chantiers de la Seine (id.)	260	200
Pêcheries françaises (Actions)	500	100
Corderies du Maine (id.)	500	100

Il me semble que voilà des chiffres concluants et qui me dispensent de pousser plus loin ces études comparées.

J'ignore si M. Duval, qui est un retraité de l'armée, est aussi un retraité de la fameuse Compagnie des Bouillons. En tout cas, il y a des droits incontestables, car nous venons de voir que, dans toutes les affaires dirigées par lui, il y a eu des bouillons avalés et même de forts bouillons.

Mais est-ce par lui ou seulement par ses actionnaires? Je n'en sais rien. Ah! laissez-moi croire cependant que ses actionnaires seuls auront vidé la coupe fatale et que la Providence l'aura écartée de ses lèvres en retraite.

Autre Histoire.

Vous souvient-il d'avoir vu, il y a quelques mois, en passant sur le boulevard des Italiens, une grande pancarte en calicot blanc, sur laquelle il y avait écrit en lettres noires : *Banque de Lyon et de la Loire, capital 25 millions de francs?*

Les passants regardaient et quelques-uns même riaient dans leur barbe.

Mais voici qu'on apprend tout à coup que ce capital a été porté à 50 millions, et que les actions ont doublé.

Pourquoi donc, mon Dieu! s'écrierait ce pauvre Lassagne, s'il vivait encore.

Eh! parbleu! C'est que cette Banque vient de se rendre acquéreur d'une mine de pétrole au Caucase, et qu'elle en a fait une Société à part au capital de 25 millions.

— Soit! me direz-vous; mais pour combien l'apport a-t-il été compté?

— Voilà ce que j'ignore; seulement cet apport doit être considérable, car, si je me suis bien informé, la mine de pétrole n'a pas coûté cher. Si vous voulez en savoir davantage, allez au Caucase prendre des informations.

— Merci bien. J'aime autant rester ici. Après ça, il paraît que les actions du *Pétrole* valent 780 fr. à Lyon.

— Cela prouve qu'on est pas mal fantaisiste à Lyon.

Mais pensez-vous que M. Savary, directeur de la *Banque de Lyon et de la Loire*, en lettres noires sur calicot blanc, fût un homme à s'en tenir à la mine du Caucase? Non, il ne s'est pas contenté de nager dans le pétrole: il a en outre fondé la Banque Maritime des Pays-Autrichiens, au capital de 100 millions, qui de 500 fr., son prix d'émission, s'est élevée déjà à 950.

— C'est admirable. Mais que valent donc les actions de la *Banque de Lyon et de la Loire*, la mère de toutes ces affaires?

— Elles valent 1,550 francs, ayant fait cette semaine, en un seul jour, un bond de 500 francs par action.

Et sur quoi repose tout cela? Sur les brouillards du Rhône apparemment!

— Vous oubliez les brouillards du Caucase, qui, eux aussi, ne manqueront pas d'épaissir quand le moment de se montrer sera venu.

M. Savary n'est pas du reste un nouveau venu, ni le premier venu. Il a déjà été à la tête d'une autre Compagnie, les *Coupons Commerciaux*, au capital de 20 millions, qui ont duré ce que durent les roses, car il y a des millions qui n'ont pas la vie longue.

Il faut espérer que les nouvelles Sociétés qu'il vient de fonder dureront davantage, à cause du pétrole! Mais il y en a, le Caucase en est plein, et l'on sait que le Caucase est un mont à nul autre pareil, comme l'a dit Lafontaine.

C'est égal, plus de 1,000 fr. de prime à une Société qui ne date que de six mois, cela me paraît raide, quand même, outre le Caucase et son pétrole, elle aurait encore pour elle les Andes et l'Himalaya.

(Charivari).

CASTORINE.

HISTOIRES VRAIES

V

LE COMBLE DE LA MÉPRISE

Il n'y a pas longtemps de cela, l'un des principaux rédacteurs du BAVARD, de Lyon, personnage ayant des *signes particuliers* passés à l'état de légende dans la presse lyonnaise, se trouvait à Valence où il était allé organiser la vente de son journal et préparer la diffusion d'une autre feuille créée par un banquier bonapartiste.

A l'heure du déjeuner, il se mit à la table d'hôte de l'hôtel où il était descendu.

La table était occupée en grande partie par des commis-voyageurs, à la faconde inta-

rissable, qui regardaient d'un œil étonné et gouailler les *signes particuliers* du personnage, tout en reconnaissant qu'Hyacinthe du Palais-Royal était littéralement *enfonce*.

Or, les services succédaient aux services et le personnage n'avait desserré les dents que pour manger.

Au nombre des services figurait un énorme poisson de mer, à la couleur azurée, vulgairement connu sous le nom de « maquereau ».

Le garçon l'offrit successivement aux convives. Mais il paraît qu'il n'était pas frais, car refusé presque partout, il vint s'échouer sur la table en face du rédacteur du BAVARD.

Un des convives surtout manifesta sa réprobation pour le poisson dédaigné et, négligemment, comme il le jugeait encore trop près de son appendice nasal, il dit à haute et intelligible voix au garçon, en y joignant un geste de mépris :

— Garçon! enlevez le maquereau!

Oh! alors ce fut un spectacle étrange! On vit, la bouche écumante de victuailles et de colère, se lever, menaçant et terrible, le rédacteur du BAVARD et, à la stupéfaction générale, on l'entendit s'écrier :

— Le premier qui m'approche, je lui casse la gueule!!

A Valence on ne connaît pas un *comble* de la *méprise* supérieur à celui-là.

ONÉSIPHORE.

VARIA

LES DUELLISTES NAPOLITAINS

(Suite) Voir le n° 19.

Voilà l'homme que les Napolitains avaient choisi pour leur champion.

Quant au marquis Crescimani, c'était un homme digne d'être opposé à Mirelli quoique les qualités qu'il avait reçues du ciel fussent peut-être moins brillantes que celles de son jeune adversaire.

Au jour et à l'heure dits, les deux champions se trouvèrent en présence : ni l'un ni l'autre n'était animé d'une haine personnelle et ils avaient vécu jusque-là, au contraire, plutôt en amis qu'en ennemis.

En arrivant au rendez-vous, ils marchèrent l'un à l'autre en souriant, se serrèrent la main et se mirent à causer de choses indifférentes, tandis que les témoins réglaient les conditions du combat.

Le moment arrivé, ils s'éloignèrent de vingt pas, regrettant leurs armes toutes chargées, se saluèrent en souriant, puis, au signal donné, tirèrent tous les deux l'un sur l'autre; aucun des deux coups ne porta.

Pendant qu'on rechargeait les armes, Mirelli et Crescimani échangeaient quelques paroles sur leur maladresse mutuelle, mais sans quitter leur place. On leur remit les pistolets chargés de nouveau. Ils firent feu une seconde fois, et cette fois comme l'autre, ils se manquèrent tous les deux.

Enfin, à la troisième décharge, Mirelli tomba.

Une balle l'avait percé à jour au-dessus des deux hanches; on le crut mort; mais lorsqu'on s'approcha de lui, on vit qu'il n'était que blessé. Il est vrai que la blessure était terrible; la balle lui avait traversé tout le corps, et avait, en passant ouvert le tube intestinal.

On fit approcher une voiture pour transporter le blessé chez lui; on voulut le soutenir pour l'aider à y monter; mais il écarta de la main ceux qui lui offraient leurs secours, et se relevant vivement par un effort incroyable sur lui-même, il s'élança dans la voiture en disant :

— Allons donc! il ne sera pas dit que j'ai eu besoin d'être soutenu pour monter, fut-ce dans mon corbillard!

A peine fut-il entré dans la voiture que la douleur reprit le dessus, et il s'évanouit. Arrivé chez lui, il voulut descendre comme il était monté; mais on ne le souffrit point. Deux amis le prirent à bras et le portèrent sur son lit.

On envoya chercher le meilleur chirurgien de Naples, le docteur Penza; c'était un homme qui s'était fait dans la science un nom européen. Le docteur sonda la blessure et dit qu'il ne répondait de rien, mais qu'en tout cas la cure serait longue et horriblement douloureuse.

Faites ce que vous voudrez, docteur, dit Mirelli, Marius n'a pas jeté un cri pendant qu'on lui disséquait la jambe, je serai muet comme Marius.

Oui, dit le docteur; mais, lorsque le chirurgien eut fini avec la jambe droite, Marius ne voulut jamais lui donner la gauche. N'allez pas me laisser entreprendre une opération et m'arrêter au milieu.

Vous irez jusqu'au bout, docteur, soyez tranquille, répondit Mirelli; mon corps vous appartient et vous pouvez l'anatomiser tout à votre aise.

Sur cette assurance, le docteur commença.

Mirelli tint sa parole; mais à mesure que la nuit approchait, il parut plus agité, plus inquiet; il avait une fièvre terrible. Sa mère le gardait avec deux de ses amis. Vers les onze heures, il s'endormit; mais au premier coup de minuit, il se réveilla. Alors sans paraître voir ceux qui étaient là, il s'appuya sur son coude et parut écouter. Il était pâle comme un mort, mais ses yeux étaient ardents de délire. Peu à peu ses regards se fixèrent sur une porte qui donnait dans un grand salon. Sa mère se leva et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose.

— Non, rien, répondit Mirelli; c'est lui qui vient.

Qui, lui? demanda sa mère avec inquiétude.

(La suite au prochain numéro.)

Alexandre Dumas.

DEVANT ET DERRIÈRE LA TOILE

VERBECK chez MADERNI

Nous nous sommes rendu, hier au soir, à la gracieuse invitation que le célèbre pro-

fesseur Verbeck avait faite à la presse lyonnaise.

M. Verbeck, pendant plus de deux heures, nous a charmés par son étonnante habileté de prestidigitateur. Ses tours de cartes sont exécutés avec une facilité prodigieuse, au milieu même des spectateurs, sans autre intermédiaire que le public.

Point de table à double-fond, pas d'attirail encombrant, pas de pitre pour distraire l'attention pendant que se prépare le tour de passe-passe. Une simple table de jeu, des cartes, des dominos, des cornets de papiers, des prospectus avec lesquels il fabrique ses enveloppes, des ardoises, ses seuls agents occultes, et le voilà avec ces moyens primitifs qui vous fait des tours surprenants, qui vous met des louis dans la main, qui vous change vos cartes dans vos poches, qui fait disparaître le jeu après l'avoir réduit à des proportions microscopiques, qui fait écrire par une main invisible le chiffre obtenu par un coup de dés, et cela sur une ardoise que tient un spectateur. Tout cela avec une liberté d'allure qui lui permet de jouer des tours remarquables qu'il exécute avec une adresse et une facilité extraordinaires.

Nous ne voulons pas décrire toutes les expériences curieuses que l'illustre professeur a exécutées devant nous, au milieu de nous, avec notre concours.

Ce qui nous a émerveillé, ce sont les expériences de magnétisme humain qu'il a opérées sur son étrange sujet, M^{lle} de Marguerit.

Elles dépassent tout ce que nous nous étions imaginé; on se trouve transporté dans le royaume des illusions.

Pendant quelques instants, nous avons pu nous trouver en face d'une sainte Thérèse, d'une Rose de Lima, d'une Marie Alacocque.

Nous avons assisté aux transports des extatiques et aux contorsions des convulsionnaires.

Plus de sensibilité! On peut impunément percer les membres, couper les chairs, sans que les muscles du visage trahissent la douleur par la moindre contraction. On obtient la raideur cadavérique, la transmission de la pensée.

L'absence complète de volonté chez le sujet magnétisé est poussée dans ses extrêmes limites; M. Verbeck a fait pleurer et sourire, au milieu de vraies larmes, ce qui donnait à M^{lle} de Marguerit une physionomie fantastique et vraiment surnaturelle.

Nous sommes sorti du laboratoire improvisé de ce nouvel enchanteur Merlin, avec l'imagination vivement impressionnée par cet homme étrange, que nous étudierons avec plaisir; mais nous engageons sincèrement le public à l'aller voir, s'il veut être témoin de ce qu'on est convenu d'appeler UN MIRACLE.

PIÉTRO.

BOITE AUX LETTRES

Mad. Emilie Bouilloud, aux Brotteaux, Lyon. — Avons reçu votre aimable lettre. Prenons acte de vos justes réclamations. Utiliserons dans prochain numéro.

Louis Raymond, à Soucieu-en-Jarret. — Merci de vos envois. Moins de poésies; vous voyez que nous avons peu de place. Envoyez la suite de votre dernier article et publierons.

A. Bugnet, Montée St-Sébastien, Lyon. — Une cordiale poignée de main de la part de Cadet. Votre communication passera dans quelques jours.

J. T., à Lyon. — Merci. Si nous n'avons pas encore publié c'est faute à l'abondance de matières.

ORDRES DE BOURSE

COMPTANT et TERME

Achat de valeurs, cotées et non cotées. Encaissement gratuit de Coupons. Emplois de fonds. — Compte de reports ou prêts sur titres.

A 3, 6, 9 OU 12 MOIS

INTÉRÊT 12 % PAR AN. — CAPITAL GARANTI

CAISSE DE L'UNION FINANCIÈRE

83 (bis) Rue de Lafayette, Paris.

Le Directeur-Gérant, J. MICHAUD.

Imp. BEAU Jeune et C^{ie}, r. de la Pyramide, 3, Lyon.

Feuilleton du CARILLON DE SAINT-GEORGES

LE PARALYTIQUE AU THÉÂTRE EN FEU

Quelle fête ce fut pour moi ! Depuis cinq ans j'étais cloué sur mon fauteuil. De temps à autre, on me descendait dans une voiture découverte, et pendant une heure ou deux l'on me promenait à travers la ville ou sur les chemins des prochaines campagnes.

Mes jambes ! il n'en fallait plus parler ; un de mes bras allait encore et c'est grâce à lui que je pouvais manger seul. Sans cela !...

Mais les yeux étaient bons encore et l'ouïe fine. Je lisais avec avidité jusqu'à ce que la fatigue me terrassât. Cela me faisait mal, et souvent les miens cachaient les livres pour que j'eusse l'esprit en repos.

Je me fâchais alors et je devenais méchant. Heureusement il y avait un moyen infallible de me calmer et l'on ne se faisait pas faute de l'employer. On me jouait quelques vieux airs d'opéra que j'aimais ou quelque nouveauté d'une pénétrante grandeur, comme le roi Saul ; je reprenais ma sérénité.

Dès les premières notes, j'éprouvais une sensation délicieuse. Et quand c'était fini, je restais sous le charme longtemps. On eût juré que je venais de prendre quelque bain céleste, dont la vertu avait soudain détendu mes nerfs, ces terribles nerfs sous l'étreinte desquels je succombais lentement, horriblement.

Je ne pouvais plus marcher ; le goût, chez moi, s'atrophiait chaque jour, et je ne trouvais presque plus de saveur aux aliments ; le toucher devenait insensiblement moins distinct. Je ne vivais donc plus que par les yeux et par les oreilles. J'entendais surtout merveilleusement et c'était pour moi un incroyable plaisir. Toute ma vie se réfugiait peu à peu dans la tête.

Un jour que le temps était cruellement lourd et que j'avais été impitoyablement secoué par une crise affreuse, il me vint l'idée que je retrouverais un calme complet et merveilleux si je pouvais entendre un opéra. Oh ! c'était chose difficile. Il fallait me faire porter au théâtre ; il fallait m'installer dans une loge où je devais être un triste spectacle pour ceux qui m'avaient connu jeune, ardent, excessif, pour ceux qui se souvenaient encore du joyeux compagnon que j'avais été.

C'était donc toute une affaire. Dès les premiers mots que j'eus dits, on se récria. Mais j'insistai : mon héritage n'était point à dédaigner. D'autres neveux n'auraient point hésité à me prendre chez eux et à subir mes volontés, et c'eût été, pour ceux qui me soignaient en ce moment, cinq ans de dévouement totalement perdus.

Je dis cela, parce que mon premier mot, quand on me refusa, fut une menace de m'en aller vivre ailleurs. Bref, je fus tyrannique ; on finit par céder. Que joue-t-on ce soir, au Grand-Théâtre, demandai-je ?

C'était en province, comme vous voyez. — On donne le *Prophète*, mon oncle, répondit une gamine brune, de seize ans qui grillait d'envie de venir avec moi.

— Fameux ! m'écriai-je. Allez me louer une loge. On s'était résolu à me satisfaire. Mon neveu courut au théâtre. Je ne peux vous dire à quel point j'étais joyeux. J'allais me gaver de musique, de bonne musique. Par une chance inespérée on donnait le *Prophète*, un des ouvrages que j'avais toujours préférés.

Comme un enfant, je n'eus de repos que lorsqu'on m'eût habillé. Puis je voulus dîner de bonne heure sous le prétexte d'avoir fini ma digestion avant d'entrer au théâtre. On subit tous mes caprices. J'en abusai. L'homme n'est pas bon en bonne santé ; malade, il est bien mauvais.

Enfin l'heure sonna. Ma petite nièce, la brune de seize ans, devait m'accompagner. Deux vigoureux commissionnaires m'emportèrent dans mon fauteuil. Heureusement, nous ne demeurions pas fort loin du théâtre. Pendant le trajet, les passants me regardaient avec pitié, quelques voisins me saluèrent d'un air de commisération et avec des figures de gens qui pensaient : — Ne ferait-on pas mieux de laisser ce pauvre homme chez lui ?

Mais je ne voyais rien, je n'entendais rien ; j'étais tout entier à mon plaisir, à ma joie enfantine. Je fus introduit dans le vestibule du théâtre. Mon neveu avait eu la maladresse de me louer une loge du premier étage. N'importe, mes deux Auvergnats m'y installèrent. On y mit mon fauteuil et moi-même.

J'étais tout à fait sur le devant de la loge, juste en face de la scène, et je voyais admirablement toute la salle, depuis le parterre et les fauteuils d'orchestre jusqu'aux quatrième loges, ces places légendaires où le lustre ne gêne plus : on voit par dessus.

Je restai seul avec ma nièce, aussi enchantée que moi. Seulement j'étais arrivé trop tôt.

Dans mon empressément, je n'avais pas songé à l'interminable demi-heure qui précède le lever du rideau. Ma petite Jeanne, qui n'était pas allée au théâtre trois fois en s'avie, ne s'ennuyait pas, elle.

Le va-et-vient des spectateurs, le mouvement de la salle qui s'emplit, les toilettes plus ou moins élégantes qui s'asseyaient au balcon ou dans les loges, tout l'amusait.

Et jusqu'aux lorgnettes braquées insolemment parfois sur son minois adorable ou sur ma décrépitude qui lui procuraient des sensations nouvelles : plaisir, regrets ou colère.

Enfin, l'on entendit le grincement horrible des instruments qui s'accordent et qui me fit l'effet d'une exquise mélodie.

Les trois coups réglementaires furent heurtés derrière la toile. La courte introduction de l'opéra de Meyerbeer fut très convenablement exécutée.

J'avais la poitrine et la tête pleines de joies. On joua le premier acte. Je ne me souviens pas d'avoir goûté dans ma vie une ivresse aussi complète, aussi douce, aussi sereine. Ce soir-là j'étais certainement dans la chemise de l'homme heureux que cherchait vainement dans son empire le roi de Perse des légendes.

Le second acte, le troisième, le quatrième furent chantés d'une façon que je trouvais parfaite. Il y avait si longtemps que je n'avais eu semblable plaisir !

Du reste, j'étais tout à mon bonheur. Je ne voyais personne dans la salle, où ma présence excitait pourtant une certaine curiosité.

Même pendant les entr'actes, j'avais les yeux fixés sur le rideau ou sur l'orchestre. Je remarquai alors, entre deux violoncelles, un petit être bizarre auquel je m'intéressai sans savoir pourquoi.

C'était un pauvre diable, pas plus grand que ça, effroyablement bossu, bossu outre mesure, bossu devant, bossu derrière, les jambes torses, les bras interminables, mais point laid.

Il avait ce teint maladif qui n'est pas rare chez les bossus, mais ses traits me paraissaient assez réguliers.

Quand il jouait, pendant la représentation, tout son corps remuait, se tordait et semblait s'enrouler autour du violoncelle d'une façon fantasque et amoureuse !

Mais, par un contraste singulier, sa figure prenait alors une expression sérieuse, presque austère, et la flamme de l'enthousiasme s'allumait dans ses yeux.

Je voyais très bien tout cela, grâce à mes jumelles, et je me montais la tête au bénéfice du biscornu compagnon.

Aiment la musique avec fureur, je songeais à devenir l'ami de ce petit être, qui viendrait chez moi de temps à autre faire pleurer son instrument merveilleux ; et je me forçais déjà une félicité.

Le bossu, je n'en pouvais douter, était fanatique de son art. Que demander de plus ?

Je l'admirais vraiment, ce personnage étrange, et je grillais déjà de le connaître, car je me figurais qu'il devait y avoir autre chose que de la musique dans cette tête si extraordinairement pensive.

D'entr'acte en entr'acte, l'intérêt que je portais au petit bonhomme tordu grandissait avec excès. Je ne saurais dire à quel point il excitait ma curiosité.

Bref, avec cette imagination de malades qui parcourt tant de chemin en si peu de temps, je fis du bossu mon commensal d'abord, et au moment où le cinquième acte commençait, il était mon ami, le meilleur — pour le moment — de mes amis.

Lavigoureuse musique de Meyerbeer me tira de ma songerie ; mais je ne pus m'empêcher de dire à ma petite nièce Jeanne, qui ne devait guère s'amuser avec son silencieux partenaire.

— As-tu remarqué ce joli petit bossu qui joue du violoncelle ?

— Où donc, mon oncle ?

— Mais, naturellement dans l'orchestre, derrière le basson.

— Oh ! mon Dieu, qu'il est laid ! s'écria naïvement la petite fille.

Cette exclamation me ferma la bouche et me rendit boudeur. Je ne dis plus un mot jusqu'au moment où Jean de Leyde crut devoir révéler à ses complices qu'ils allaient mourir avec lui.

Ce fut alors qu'une fumée blanchâtre monta sur la scène par les fissures du plancher. On n'y prêta aucune attention. Cela ne dépassait guère en épaisseur la fumée réglementaire qu'on projette par les dessous.

Mais tout à coup il y eut une explosion et un éclair qui diminua les clartés de la salle.

Et alors on vit les danseuses s'élancer vers la coulisse toutes du même côté. Le ténor, qui semblait cloué au sol, releva le bas de sa robe blanche et prit littéralement la fuite. Tous les autres chanteurs et choristes disparaissaient à leur tour.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? se demandaient déjà quelques spectateurs enclins à s'alarmer.

Mais voici qu'une jeune femme reparut en courant sur la scène. La plus hideuse épouvante était peinte sur ses traits. Ses yeux lui sortaient de la tête. Elle semblait chercher quelque chose avec des hâtes de folle.

— Qu'y a-t-il donc ? lui cria-t-on de la salle où, sans se douter de la réalité, tout le monde était haletant.

La pauvre fille, éperdue, s'élança dans l'orchestre, en criant d'une voix étranglée : — Le feu !

Le feu ! A ces mots, toute la salle bondit d'un seul élan. Oh ! je me rappelle tout, comme si cela se passait encore sous mes yeux. Les musiciens s'arrêtèrent brusquement, mais point tous ensemble, car des notes isolées se perdirent dans l'air çà et là.

Il y eut une sorte de mugissement lamentable poussé par le trombone, deux ou trois violons jetèrent un miaulement sinistre et faux ; un arpegge de harpe s'en-vola joyeux ; la note aiguë d'un cor anglais déchira l'horrible tohu-bohu qui commençait. Mais ce fut le violoncelle qui retentit le dernier sur un fa-dièze à l'accent pénétrant. Et c'était mon bossu, mon petit bossu qui, tout entier à sa partie, n'avait pas entendu ou n'avait pas compris ce que venait de crier la jeune femme.

Puis, tous les musiciens, fous de peur, s'élançèrent vers la porte de l'orchestre. Mais il n'en sortit que deux ou trois qui revinrent bientôt. La retraite était coupée. Il leur fallait se sauver par la salle.

Ai-je besoin de dire que tout cela s'était passé avec une magie rapidité ?

La salle ! ah ! c'est là que tout était affreux, horrible, inimaginable.

La salle ! c'était un champ de bataille. D'abord, je ne distinguai pas grand chose, et puis j'étais moi-même tremblant et secoué par la peur au delà du possible.

Seul, avec Jeanne, avec cette enfant qui ne pouvait rien pour moi, et qui restait immobile sans une idée, sans un geste, il m'était venu à la pensée que j'allais rester là, sans pouvoir bouger, à la merci du feu qui viendrait lentement me lécher, me brûler vivant, me consumer.

Pourtant, je ne perdis pas la tête. Non. Je suis même aujourd'hui étonné du sang-froid qui s'empara de moi, pour ainsi dire, et dont je n'étais pourtant pas coutumier.

— Vite, dis-je à la petite Jeanne, sauve-toi, ma fille, et cours chercher du monde pour m'enlever de là s'il en est temps.

Un jeune homme qui avait remarqué ma nièce sans doute et qui n'avait pas trop peur, s'élança vers elle.

— Venez, mademoiselle, venez, dit-il à l'enfant. Sans façon, il la prit par la main et l'entraîna.

— Mais mon oncle, mon oncle ! criait la bonne petite fille.

— Eh ! qu'il vienne ! ripostèrent deux ou trois voix de ceux qui s'écrasaient impitoyablement à la porte trop étroite de la galerie.

— Qu'il vienne ! ce mot terrible retentit encore à mon oreille. Qu'il vienne ! Je ne pouvais ni me lever, ni remuer autre chose qu'un bras.

Qu'il vienne ! On me laissa là.

Et pendant ce temps la lutte était furieuse aux fauteuils d'orchestre, aux stalles et au parterre.

Il y avait en tout quatre portes larges de quatre-vingt-dix centimètres pour ce torrent qui aurait voulu s'écouler en deux secondes. C'est aux abords de ces portes que tout l'effort des gens épervés avait lieu.

Chacun voulait passer le premier. On se poussait, on criait, on hurlait, on se battait avec acharnement.

Ici deux hommes vigoureux s'archaient dos à dos contre l'ouverture qu'ils pensaient franchir avant tout autre. Et pendant ce temps, personne, ni eux, ni les autres ne pouvaient fuir.

Derrière eux, c'étaient des cris de malédiction, des imprécations, des sanglots, et l'on poussait avec une rage aveugle. Je vis des hommes jeunes, qui sentaient déjà la chaleur de la flamme, sauter sur les banquettes d'abord et de là sur les épaules de ceux qui se trouvaient plus près de la porte. Ils se traînaient ainsi sur leurs compagnons courbant les têtes sous le poids de leurs corps, s'accrochant de leurs doigts crispés aux vêtements, aux cheveux de n'importe qui, enfouissant leurs ongles dans la chair des épaules de femme, de la figure des hommes.

Parfois la masse humaine sur laquelle ils avaient compté pour les porter dehors s'entrouvrait, et ils tombaient lourdement entre deux banquettes où on les piétinait, où on les écrasait sans souci, sans pitié, sans remords. Je vous assure qu'il n'y a pas de spectacle plus terrible.

Cependant l'incendie gagnait ; les décors commençaient à brûler. Les flammes se rapprochaient très rapidement de la salle. La chaleur devenait plus sensible.

Je suais. Mais c'était plus de peur que de chaud. Il y avait quelque chose de grandiose déjà dans le spectacle que j'avais sous les yeux ; de grandiose et de joyeux.

Ce dernier mot vous étonne ! Je ne l'expliquai pas. Je raconte, je dépeins ce que j'ai éprouvé, senti.

Malgré l'angoisse effroyable qui me serrait la gorge,

qui m'étreignait la poitrine, qui me braidait étroitement le ventre, je trouvais, oui, je trouvais que ces énormes langues de flamme dansant devant moi et venant caresser les avant-scènes, avaient quelque chose d'insolentement gai.

Cette allégresse du fléau me dominait, s'imposait à moi. Je me voyais perdu. J'avais dans les moelles un frisson à la pensée que j'allais être brûlé vif à la place où j'étais, sans résistance possible. C'était l'horrible poussé hors de ses limites, et pourtant il y avait dans un coin de ma cervelle une lancinante obstination à trouver cette flamme riante.

Une autre chose m'étonnait ; la lenteur relative avec laquelle marchait l'incendie.

Il est vrai que je pensais double, triple, décuple en ce moment et que le temps semblait se dédoubler indéfiniment comme s'il eût voulu savourer l'atroce supplice auquel j'étais condamné sans appel. Les secondes, en effet, s'écoulaient si lentement, que j'avais pu faire toutes les réflexions qu'on vient de lire avant que la salle ne fût vide ; que dis-je ! avant que la moitié des spectateurs ne fût sortie.

Aux portes, la bagarre devenait plus intense, plus serrée, plus furieuse.

A mesure que la flamme gagnait, à mesure que la fumée s'épaississait, la rage de ceux qui étaient encore dedans prenait les proportions d'une folie complète.

C'était véritablement la bataille pour la vie dans le sens le plus absolu et le plus brutal de l'expression.

Chacun voulait passer le premier. Et chacun alors frappait impitoyablement à gauche, à droite, devant soi, voire derrière.

Ah ! malheur aux faibles ! malheur aux bons ! malheur à tous ceux qui ne consentaient pas encore à être franchement bêtes féroces.

Et il y avait là des enfants, des petits enfants qui criaient, tandis que leurs mères pâles, déchirées, égratignées, sanglantes suppliaient les hommes d'être charitables, d'être humains.

Ah ! bien oui, humains ! il s'agissait bien de ça ! Ne pas griller dans cette fournaise. Tout était là.

J'ai vu un grand diable, brun, avec un nez énorme d'oiseau de proie, les yeux agrandis par l'épouvante, étendre la main, une main immense, dont la vision est restée dans ma tête, saisir par l'épaule une jeune femme devant lui et la tirer en arrière pour gagner au moins son rang.

Les doigts crispés de cette main de géant devaient s'enfoncer dans les chairs de la dame et lui bleuir la peau, sinon l'entamer. Mais elle résistait avec frénésie, se débattant de toutes ses forces, essayant à son tour d'enfoncer ses ongles dans la figure de son bourreau.

Mais chose horrible, ce misérable appuya des deux mains sur la pauvre femme, y pesa désespérément, jusqu'à ce qu'elle s'abattit entre deux fauteuils et passa dessus avec un ricanement de triomphe.

Ce lâche, je le connaissais de vue.

Il passait dans le monde pour un homme bien élevé. Peut-être connaissait-il sa victime ? Peut-être avait-il dansé avec elle dans les salons de la ville, l'hiver précédent.

Il n'eut pas le bénéfice de son horrible égoïsme, d'ailleurs, car arrivé à la porte, il fut lancé si violemment par une poussée contre la muraille des baignoires, qu'il perdit connaissance et tomba, lui aussi.

Au milieu de tous ces efforts, de cette terreur, de cette fuite, retentissaient des cris affreux.

Les uns appelaient quelque parent ou quelque ami. D'autres criaient sans savoir pourquoi. Les femmes pleuraient et succombaient aux attaques de nerfs.

Tout à coup je vis apparaître un pompier. Comment était-il venu ? Je me mis à crier. Il m'entendit ; il me regarda, sembla me demander ce que je faisais là et disparut.

Je crus qu'il venait à mon secours. Pas du tout. Peu à peu pourtant la salle se vida. Quelques-uns de ceux qui avaient conservé leur sang-froid — ils n'étaient pas nombreux — et qui étaient restés les derniers, eurent encore le courage de traîner dans le corridor les vaincus de ce combat sur lesquels on avait piétiné.

Parmi ceux-là plusieurs étaient mortellement blessés. Il était temps, le feu gagnait l'orchestre des musiciens.

Là, tout témoignait de la débâcle dans laquelle chacun s'était enfui. Les pupitres étaient renversés : violons, hautbois, flûtes, clarinettes, gisaient à terre.

Presque pas un des artistes n'avait eu la présence d'esprit d'emporter son instrument. Au milieu de ce désordre, on voyait la harpe droite et solennelle, puis les longs manches des contrebasses et enfin les violoncelles eux-mêmes, qu'il était moins facile de distinguer.

Sur quelques pupitres restés debout et sur celui du chef d'orchestre, les parties et la partition étaient là, roussissant déjà sous l'action de la chaleur.

Camille DEBANS.

(La fin au prochain numéro.)

La Sécurité
MOBILIÈRE
COMPAGNIE D'ASSURANCES
CONTRE LES VOLS
25, Rue St-Augustin, 25
PARIS

Cette Compagnie a pour objet de rembourser les pertes éprouvées par suite de vols.
On demande des Agents pour la France et l'Etranger.

BUREAU de PLACEMENT
POUR LES EMPLOYÉS
ET DOMESTIQUES
des deux Sexes
Maison
M. A. PRABEL
Directeur
PLACE
Morand
15
LYON
INDICATEUR LYONNAIS AUTORISÉ
Sont logées
GRATUITEMENT
et placées dans les 24 heures
Inutile de se présenter
si l'on n'est porteur de
Bons CERTIFICATS
ou des Renseignements à Lyon

DESSIN
ET GRAVURE
ARTISTIQUES
SUR BOIS

Clichés en cuivre
et en plomb

S. MAGDELIN
1, QUAI D'OCCIDENT, 1
LYON

PUBLICITÉ sur EMAIL
9, Rue des Marronniers, 9
A. FRÉMIOT

Spécialité d'Émaux sur fonte, tôle et cuivre. — Plaques indicatrices pour rues, numéros de maisons. — Cœurs et Inscriptions funéraires. — Étiquettes pour pharmacie, boucherie et liqueurs.

CADRANS-COMPTEURS POUR TOUTE INDUSTRIE

Dépôt Général de l'Eau Vénézuélienne, pour le nettoyage des Meubles et Boiseries sans altérer les Vernis.